

indifférent, mais loin de là, je ne t'ai rien caché ; tu as su l'impression qu'il m'avait causée ; c'est toi qui m'as appris que sans m'en douter je l'aimais, je l'aimais passionnément, m'as-tu dit. Cela m'a d'abord bien étonnée. Moi, aimer passionnément M. Charles sans vous en avoir prévenus, toi et mon père ? Et puis, je me suis aperçue que tu avais raison. Oui, je l'aimais, je l'aime passionnément ; car, maintenant, il se joint toujours à vous dans ma pensée ; c'est toujours vous et lui, lui et vous, et pour vous confondre ainsi tous trois dans mon cœur, comme vous devez l'être dans ma vie, juge, maman, si je l'aime, et si tu as eu raison de dire : passionnément !

— O mon enfant, mon Hélène chérie ! dit la comtesse avec une émotion d'une inexprimable douceur, Dieu a béni notre foyer. Ce mariage assure à jamais ton avenir : et cet avenir sera aussi beau que l'a été le mien. Moi aussi, j'ai aimé, passionnément aimé. Cet amour, partagé par ton père, a fait le bonheur de ma vie. Il en sera ainsi de toi, je le crois, je le sens. Va, mon enfant, le cœur d'une mère ne se trompe jamais.

Un valet de chambre, ayant en ce moment ouvert la porte du salon, annonça :

— Monsieur Belcourt !

III.

M. Charles Belcourt, lieutenant de cavalerie, sorti le n° 1 de l'école de Saint-Cyr, par ordre de mérite, était un jeune et charmant garçon, d'une tournure pleine d'élégance ; son attrayante physionomie réunissait la bonté, l'intelligence et la franchise ; ses cheveux blonds, ses yeux bleus doux et rians, la délicatesse de ses traits, et surtout son extrême affectuosité, qui n'excluait pas chez lui une rare bravoure et une grande fermeté de caractère, l'avaient fait surnommer à l'école militaire : *la Douceur*.

Ce surnom tout benin n'avait pas empêché Charles Belcour de faire brillamment sa première campagne en Afrique, et d'y gagner la croix au prix de deux glorieuses blessures : instruit, lettré, excellent musicien, dessinant à merveille, il avait dû à son goût pour les arts un salutaire éloignement des grossiers plaisirs des garnisons, et de conserver dans toute sa pureté cette fraîcheur de l'âme, cette sensibilité exquise, qui rendent si durable, si profond, un premier amour, surtout lorsque ce premier amour a pour objet une jeune fille aussi adorable que M^{lle} Hélène Roland.

Ces projets de mariage arrêtés par le général et par sa femme (on saura plus tard que Piétri n'y avait pas été non plus étranger), il fut convenu que Charles Belcourt quitterait l'état militaire, car, une fois mariée, Hélène, impressionnable comme elle l'était, serait cent

fois morte d'angoisses à la seule pensée de savoir son mari exposé aux hasards des champs de bataille.

Le général Roland lui-même, afin d'épargner de mortelles alarmes à sa femme et à sa fille, qu'il idolâtrait, s'était résigné à n'accepter dans l'armée que les fonctions d'inspecteur de cavalerie, après avoir fait, comme colonel, deux campagnes d'Afrique, où il avait conquis, avec grand éclat, son grade de maréchal de camp, environ deux ans après la révolution de juillet (il s'était toujours refusé à prendre du service sous la restauration). Après quatre ans de grade de maréchal de camp, il avait été nommé lieutenant-général, puis pair de France, et quelques mois plus tard, on lui offrait l'ambassade de Naples.

Le brillant et fougueux colonel de l'empire était donc devenu un des hommes les plus honorables et les plus éminents de son temps.

Lorsque M. Charles Belcourt était entré dans le salon où se trouvaient la comtesse Roland et sa fille, celle-ci avait naïvement rougi de plaisir à la vue de son fiancé ; mais en levant les yeux sur lui, elle fut si frappée de l'expression de tristesse que révélait cette figure ouverte et loyale, que s'adressant à sa mère avant que M. Belcourt eût prononcé un mot, elle s'écria avec anxiété :

— Mon Dieu, maman, vois donc comme M. Charles a l'air chagrin !

La comtesse Roland, regardant plus attentivement le jeune homme, fit la même remarque que sa fille, tandis que M. Belcourt disait :

— Je ne m'excuserai pas, madame, de n'avoir pu cacher l'expression d'une vive contrariété ; cette contrariété, vous la comprendrez, madame, ainsi que mademoiselle Hélène, lorsque vous en connaîtrez la cause...

— Hélène, mon enfant ! dit la comtesse à sa fille d'un ton de tendre reproche, qu'as-tu à trembler ainsi ? M. Charles nous a parlé d'une contrariété ; il n'y a pas là de quoi s'alarmer.

— Il s'agit d'une contrariété, rien de plus, mademoiselle Hélène... dit vivement le jeune homme ; de grâce ! rassurez-vous : sinon... pour la première fois de ma vie, je regretterais de n'avoir pas su dissimuler ce que j'éprouvais.

— Pardon, maman, reprit Hélène d'une voix touchante en essayant de sourire, pardon, monsieur Charles... je ne suis pas raisonnable, c'est vrai... mais ce premier mouvement de crainte a été involontaire.

— Je vais, mademoiselle Hélène, expliquer en deux mots à madame votre mère la cause de ma contrariété ; vous reconnaîtrez alors vous-même qu'il ne s'agit, grâce à Dieu, de rien de grave.

Charles allait parler, lorsque le général Roland entra dans le salon ; il revenait des Tuile-

ries et portait l'uniforme de lieutenant-général et le grand cordon rouge en sautoir.

Les traits de l'ancien colonel de l'empire s'étaient empreints d'une douce gravité ; ses cheveux gris, un peu éclaircis sur les tempes, découvriraient en partie son noble front ; ses moustaches, encore noires comme ses sourcils, donnaient toujours à sa figure un caractère martial ; sa taille s'était conservée aussi svelte, aussi élégante que dans sa jeunesse.

A son arrivée dans le salon, le général jeta sur un sofa son chapeau et son épée ; puis, le visage épanoui, radieux, il s'avança vers sa femme et sa fille, en disant paternellement au jeune officier :

— Bonjour, Charles !

Mais de même qu'Hélène, rendue plus clairvoyante par l'instinct de l'amour, avait lu sur les traits de son fiancé une vive contrariété, l'instinct paternel du général Roland découvrit aussitôt une cruelle anxiété sur les traits de sa fille, lorsqu'elle se leva pour lui donner son front à baiser.

Alors cet homme d'une bravoure héroïque, devenant presque aussi tremblant qu'Hélène l'avait été un instant auparavant, lui prit vivement les mains, la contempla pendant une seconde avec autant de surprise que d'angoisse, et s'écria :

— Hélène... tu as quelque chose... Est-ce un chagrin ? souffres-tu ? Puis, tenant toujours les mains de sa fille entre les siennes, et se tournant tour-à-tour vers sa femme et le jeune homme, il ajouta d'un air presque suppliant :

— Amélie ! Charles ! que s'est-il passé... qu'y a-t-il ? répondez... mon Dieu ! répondez-moi donc ! Ah ! c'est une faiblesse absurde ! mais j'ai peur.

— En vérité, mon ami, reprit affectueusement la comtesse, vous me forcez de dire que le père n'est pas plus raisonnable que sa fille. Je vais être obligée de vous gronder, comme tout-à-l'heure j'ai grondé notre chère Hélène.

— Gronder Hélène ! dit le général à sa femme, et pourquoi, amie ?

— Parce qu'il y a un instant, elle s'est alarmée à tort de quelques paroles de M. Charles. Ces alarmes, il allait les calmer lorsque vous êtes entré, mon ami.

— Je suis le seul coupable, mon général, se hâta de dire le jeune homme, prévenant ainsi une question du père d'Hélène, qui s'était vivement retourné vers lui. Ce matin, j'ai appris par une lettre de Bordeaux que ma présence est indispensable pour la légalisation d'un acte que votre notaire, mon général, pensait obtenir par procuration, afin de ne pas retarder la signature de notre contrat de mariage ; ce voyage ne doit durer que bien peu de jours, il est vrai ; cependant, j'en ai ressenti une vive contrariété. Il est toujours si pénible de quitter, même pour peu de temps, le lieu où nous laissons toutes

nos affections ! M^{lle} Hélène, sans connaître la cause de mon chagrin, trop lisible sur mes traits, s'est alarmée. J'allais la rassurer lorsque vous êtes entré, mon général.

En apprenant que son fiancé allait s'éloigner d'elle pour quelques jours, Hélène, tout en se reprochant sa déraison, sa faiblesse, ne put retenir ses larmes, qu'elle tâcha, mais en vain, de dérober à la vue de son père et de sa mère.

— Des larmes ! s'écria le général Roland presque éperdu de douleur, des larmes !... mais c'est la première fois que je te vois pleurer, mon enfant bien-aimée !... Je t'en supplie, ne te chagrine pas... ta santé est si délicate... songes-y donc... si tu allais tomber malade... Non, non, je ne sais pas ce que je dis... tu ne peux pas tomber malade... c'est impossible... mais enfin ces larmes, cette pauvre figure navrée... tout cela me bouleverse et rompt mes idées !

Puis le général Roland, portant ses mains à ses yeux humides, s'écria :

— Mon Dieu ! que faire pour la consoler ! ces larmes me rendent fou !

Et s'adressant au jeune homme :

— Comment, aussi, Charles, connaissant l'excessive sensibilité d'Hélène, n'avez-vous pas su dissimuler votre contrariété ?

— Hélas ! mon général, il m'aurait toujours fallu prévenir, tôt ou tard, mademoiselle Hélène de mon départ.

— C'est vrai, mon ami, reprit le général, et cependant il est douloureux pour moi de voir ma fille s'affecter ainsi !

— Ma chère Hélène, reprit tendrement la comtesse, réfléchis donc un peu : quelques jours d'absence, c'est si vite passé !

— Tu as raison, maman, dit la jeune fille en essuyant ses pleurs ; je ne devrais pas m'affliger ainsi de cette absence, mais...

— Que parles-tu de tort ? pauvre chère enfant, s'écria le général ; est-ce qu'on a jamais tort quand on souffre ? tous les raisonnements du monde ne prouvent rien contre des larmes. Et... mais, que je suis fou ! s'écria le comte en se frappant le front, calme-toi, rassure-toi ! en vérité, je ne sais pas vraiment où j'avais la tête ! le départ de Charles te désole ? sèche tes larmes, mon Hélène, Charles ne partira pas.

— Mais, mon général, reprit le jeune officier, cet acte...

— Eh ! mon Dieu, mon ami, on s'en passera de cet acte ! Je sais ce dont il s'agit... ce sont de ces exigences, de ces scrupules de notaire que je sacrifierai dix millions de fois à une larme de ma fille.

— Quoi, mon père... il serait vrai ! dit Hélène, dont le charmant visage s'illumina soudain de joie et d'espérance, M. Charles ne partira pas ?

— Non ! non ! cent fois non ! dit le général, radieux de voir la tristesse disparaître comme

par enchantement du front de la jeune fille, et la couvant des yeux avec idolâtrie ; non. Charles ne partira pas... non, mon enfant, la signature du contrat aura toujours lieu jeudi, le jour de ma fête, ainsi qu'il était convenu... Eh bien ! ce père, est-on contente de lui ?... l'embrasse-t-on, au moins ? il le mérite ; il est si heureux de sécher les larmes de son enfant !

Hélène, dans un élan de bonheur indicible, se jeta au cou du général, qui la serra dans ses bras avec amour, avec passion, en disant d'une voix profondément émue :

— Après le bonheur de te voir heureuse, le plus grand bonheur pour moi sera toujours de t'épargner un chagrin.

— Ah ! mon général, reprit Charles Belcourt, croyez-le, ces larmes, dont j'ai été involontairement cause, seront les seules... oh ! les seules que versera jamais M^{lle} Hélène...

— Si je n'avais pas été certain de cela, Charles, est-ce que je vous aurais donné mon enfant ! dit le comte.

— Madame, reprit le jeune homme en s'adressant à la comtesse, j'ose vous l'avouer, maintenant qu'elles sont séchées, les larmes de M^{lle} Hélène à l'annonce de cette courte absence...

— Mon Hélène, entends-tu ce méchant garçon ! dit le général en souriant et interrompant le jeune homme avec un accent d'amical reproche. Il va peut-être avoir l'atrocité de dire que tes larmes ont flatté son amour !

— Non, mon général, mais elles l'ont honoré, consacré, reprit Charles Belcourt d'une voix touchante et pour ainsi dire vibrante de passion contenue. Ah ! je le sens, des larmes si précieuses prouvent à celui qui les fait couler que sa présence est chère. Aussi regrette-t-il de n'avoir que son adoration éternelle, que sa vie entière à offrir comme garans de sa reconnaissance et de la sainteté de ses sermens.

— Oh ! à présent, que je suis contente d'avoir pleuré ! dit naïvement Hélène en entendant ces paroles de son fiancé.

— Si tu es contente d'avoir pleuré, je n'ai plus rien à dire, reprit le comte avec son ineffable bonté, mais je t'en supplie, mon Hélène, ne prends pas cette habitude... c'est bon une fois, en passant, pour savoir ce que c'est que les larmes ; maintenant tu le sais... l'expérience est, vois-tu, suffisante... oh ! plus que suffisante pour nous tous... Ainsi donc, il est entendu, mon cher Charles, que l'on se passera de l'acte en question ; vous me ferez le plaisir d'en prévenir mon notaire aujourd'hui, afin que cela ne retarde en rien la rédaction du contrat, dont la signature reste toujours fixée à jeudi. Maintenant, mes enfans, autre chose... Et s'adressant à sa femme : — Ma bonne Amélie, l'affaire de l'ambassade est conclue, ma nomination paraîtra dans les journaux de ce soir.

— Vois-tu, maman ? dit Hélène à sa mère

d'un air triomphant, j'étais bien certaine, moi, qu'il n'en pouvait être autrement... mon juste orgueil ne m'a pas trompée.

— Qu'entend-elle par là, cette chère enfant ? demanda le général à la comtesse.

Celle-ci répondit :

— Je te dirai cela, mon ami : c'est une folie d'Hélène.

— Une folie ? tant mieux ! reprit le général. Oh !... des folies ! tant qu'elle voudra, n'est-ce pas, Charles ? mais jamais de larmes... parce que des larmes... ne pensons plus à cela ; elles sont séchées, Dieu merci ! Revenons donc à mes projets ; quand je me permets de dire mes projets, ajouta-t-il en souriant à sa femme et à sa fille, il est sous-entendu : sauf votre approbation, madame la comtesse... sauf votre approbation, mademoiselle Hélène. Quant à vous, mon cher Charles, vous n'avez nécessairement pas plus de volonté que moi, vous devez être un tyran... de mon espèce...

— Je n'ai pas d'autre pensée, mon général, dit gaiement le jeune homme, votre exemple est trop bon à suivre pour que je ne l'imite pas.

— Nous disons donc : le contrat signé jeudi, jour de ma fête ! reprit le général — et jamais elle n'aura été plus glorieusement fêtée... Nous profiterons de cette réunion pour donner une grande soirée d'adieux... à minuit la signature ; dimanche matin le mariage à notre chapelle de la chambre des pairs. Aussitôt après, nous montons tous quatre dans notre berline de voyage, et en route pour l'Italie ! Est-ce entendu ? Y a-t-il quelque objection, madame la comtesse, mademoiselle Hélène ?

— Pas la moindre objection, mon ami, dit la comtesse ; tout ceci me semble arrangé à merveille... Qu'en penses-tu, Hélène ?

La jeune fille, pour toute réponse, embrassa de nouveau son père, autant pour lui exprimer sa joie que pour lui cacher sa rougeur.

— Vous voyez, mon cher Charles, que la tyrannie a du bon, dit le général en souriant.

Et embrassant sa fille, il ajouta :

— Voilà ce que c'est que d'imposer despotiquement ses volontés... d'être, comme on dit, le maître absolu dans son ménage.

Un valet de chambre, ouvrant de nouveau la porte du salon, annonça :

— Monsieur le major Maurice !

IV.

Le major Maurice portait aussi sur sa figure les traces de l'âge. Ses cheveux et ses moustaches avaient presque blanchi ; ses traits étaient, comme autrefois, empreints d'une mélancolie douce et grave.

A la vue du major, Hélène, toute joyeuse, s'écria :

— Quel bonheur ! voilà mon parrain.

Et elle l'embrassa avec une tendresse filiale,

tandis que la comtesse disait affectueusement au major :

— Quelle bonne fortune pour nous de vous voir aujourd'hui, monsieur Maurice ! Nous ne comptons pas sur ce plaisir ; vous quittez si rarement votre solitude de Ville-d'Avray, ou plutôt vous ne la quittez que pour nous... deux fois par semaine.

— Quelques affaires imprévues m'ont appelé à Paris, madame... j'ai profité de cette occasion pour avoir l'honneur de vous voir, embrasser ma chère filleule, et serrer la main d'Adalbert.

Et ce disant, le major tendit la main à son ami, qui la serra cordialement, tandis que Charles Belcourt s'inclinait avec déférence devant le major.

— Nous sommes dans un jour de bonheur, dit Hélène ; pour le compléter, mon parrain nous manquait ; il arrive juste à point. Il n'en fait jamais d'autres ; c'est son caractère.

— Puis-je savoir, ma chère filleule, reprit le major en souriant, quel est ce bonheur que je viens compléter, comme vous dites ?

— D'abord, mon bon parrain, mon père est nommé à l'ambassade de Naples.

— Cela ne me surprend guère ; mais enfin, ajouta le major en souriant et s'inclinant devant le général Roland, salut à M. l'ambassadeur !

— Ensuite, reprit la jeune fille en rougissant, il a été arrêté que notre contrat se signait jeudi, jour de la fête de mon père.

— Oh ! chère filleule, je comprends maintenant que le jour où l'on fixe la signature d'un contrat est le plus beau des jours ; et je partage votre contentement, chère Hélène, ajouta le major en se tournant du côté de Charles Belcourt, car votre famille et vous ne pouvez faire un meilleur choix.

— Je suis doublement heureux de votre bienveillance, monsieur le major, répondit le jeune homme d'un ton pénétré. Ce sera, j'ose l'espérer, une nouvelle garantie aux yeux de M^{lle} Hélène et de sa famille, qui a en vous, monsieur le major, une confiance si méritée.

— Enfin, mon bon parrain, reprit Hélène, notre mariage est fixé à dimanche ; nous partons aussitôt après la messe pour l'Italie, et vous êtes du voyage.

— Hélène ! s'écria le comte, viens m'embrasser dix fois, cent fois pour cette bonne idée.

— Hélène n'est que l'interprète de ce que nous désirons tous, monsieur Maurice, reprit la comtesse, non moins enchantée que son mari de la possibilité d'avoir le major pour compagnon de voyage. C'est entendu, n'est-ce pas ? Vous venez avec nous en Italie ?

— Je voudrais bien voir qu'il osât refuser quelque chose à sa filleule ! reprit le général. Victoire, mes amis ! Il ne répond rien... C'est bon signe ; il réfléchit... il accepte...

— Oh ! merci, merci, mon parrain ! s'écria la

jeune fille en prenant les deux mains du major Maurice. Moi, je lis dans vos yeux que vous consentez.

En effet, le major, pendant qu'Hélène lui prenait les mains, la contemplait en silence avec une expression d'intérêt indéfinissable ; un moment même, une expression de vague tristesse assombrit ses traits, mais ce nuage passa vite sur le front du major, et il dit à sa filleule :

— Ce que vous pouvez lire sûrement dans mes yeux, chère Hélène, c'est que je vous aime aussi tendrement que si vous étiez ma fille...

— Et c'est justement pour cela, mon parrain, que vous viendrez avec nous ; on ne refuse rien à celle qu'on aime comme sa fille.

— Eh bien ! oui, je vous le promets, reprit le major, je vous accompagnerai, si...

— J'en étais sûre ! s'écria la jeune fille en interrompant le major et frappant dans ses mains. Maman, mon père, monsieur Charles... vous l'entendez, mon parrain viendra !

— Ma pauvre enfant, reprit le major, vous ne m'avez pas laissé achever ; je vous disais : Oui, je vous promets d'être du voyage... si... car il y avait un malheureux si que vous n'avez pas entendu.

— Hélène, dit gaiement le général Roland, pas de conditions... Exige... sois impitoyable... il cédera.

— Sérieusement, mon enfant, reprit le major, je vous promets d'être du voyage, dans le cas où les affaires importantes qui m'amènent aujourd'hui à Paris seraient terminées cette semaine ; sinon, il me faudra renoncer au plaisir de vous accompagner.

— Je vous crois, mon parrain, reprit la jeune fille avec un soupir de regret, vous parlez sérieusement, je ne me permettrai pas d'insister. J'attendrai donc ; seulement, je vous en préviens, je désirerai, j'espère de toutes mes forces...

— Je connais mon vieux Maurice, reprit le général, qui depuis quelques instans regardait son ami avec une sorte d'inquiétude. S'il peut être des nôtres, il viendra... sinon, il sera aussi privé que nous ; mais j'y songe, mon cher Charles, ajouta-t-il en s'adressant au jeune homme, et ce notaire ? il faut le voir aujourd'hui et le plus tôt possible, pour lui dire que nous nous passerons de cet acte.

— J'y vais à l'instant, mon général.

— Mon ami, dit la comtesse en se levant, je vous laisse avec M. Maurice ; notre départ étant arrêté, j'ai d'assez nombreuses emplettes à faire, je vais sortir en voiture avec Hélène...

Et tendant cordialement sa main au major :

— A tantôt, n'est-ce pas, monsieur Maurice ? vous dînez avec nous ?

— Je ne pourrai avoir ce plaisir, madame... je ne serai probablement libre que fort tard...

— Enfin, si vous êtes libre, je vous en prie, ne nous oubliez pas, monsieur Maurice.

— Adieu, mon parrain, dit Hélène au major en lui tendant son front, ou plutôt à revoir, à tantôt... je l'espère...

— Adieu, chère Hélène, répondit le major en suivant d'un regard mélancolique la jeune fille, qui sortit avec sa mère et son fiancé.

A peine le comte fut-il seul avec son ami, que revenant vivement sur lui, il lui dit :

— Maurice... je n'ai voulu te faire aucune question devant ma femme et ma fille, de peur de les inquiéter sur toi ; mais ces affaires imprévues qui t'amènent à Paris sont donc graves?... Tu as l'air préoccupé... Puis toi... des affaires?... quelles affaires?... Tu jouis de ta solde de retraite, tu ne vis qu'avec tes livres, tu ne quittes ta maisonnette de Ville-d'Avray que deux fois par semaine, pour venir dîner avec nous... Quelles affaires importantes peux-tu avoir ? Ne puis-je t'être bon à quelque chose pour les mener à bonne fin ?

— Malheureusement non.

— Qui sait ? j'ai du crédit, mes amis en ont ; voyons, Maurice, ces affaires ! quelles sont-elles ?

— Adalbert... je ne puis te le dire.

— Toi... des secrets pour moi ! s'écria le général avec surprise et chagrin, toi... ah ! tu ne m'avais pas habitué à tant de réserve.

— Mon ami, ne m'accuse pas, il est des secrets qui ne sont pas les nôtres.

— Il ne s'agit donc pas de toi ?

— Si... Mais pas seulement de moi.

— Mais en ce qui t'intéresse personnellement, mon bon Maurice, je pourrais peut-être te servir ?

— Mon ami, n'insiste pas, toute confiance m'est interdite.

— Ah ! c'est jouer de malheur ! dit le général Roland d'un air peiné, toujours te devoir et jamais ne pouvoir m'acquitter !

— Adalbert, tu te calomnies. La reconnaissance ne te pèserait pas si tu me devais de la reconnaissance... et tu ne m'en dois pas.

— Et n'est-ce donc pas à toi, à ton influence incessante que j'ai dû, il y a vingt ans passés, ce que je pourrais appeler ma conversion ? N'est-ce pas toi qui, par tes conseils, m'as fait renoncer aux folies de ma jeunesse... pour vivre de cette vie de famille... où depuis tant d'années je trouve des joies célestes !

— Mon ami... sans les tristes événements qui ont amené ta conversion... ma voix eût été impuissante.

— Mais cette voix austère, inexorable, comme celle de l'amitié, m'a pour ainsi dire traduit les enseignemens, la moralité de ces événements.

— Ce pénible passé est déjà loin de nous, dit le major avec une expression de contrainte et d'hésitation ; à quoi bon en parler ?

— Maurice, je te le jure, ce passé est pour moi un sujet de réflexions salutaires : sais-tu ce que j'éprouve lorsque je me dis : Ce bonheur domestique dont je jouis avec une délicieuse sécurité auprès d'une femme adorée, que de fois dans ma jeunesse, je l'ai indignement troublé chez autrui ! Quelle terrible punition... si à mon tour j'avais été trompé par ma femme !

— Oui, tu dois remercier la Providence de t'avoir épargné une pareille épreuve !

— Et je la bénis, Maurice, cette Providence qu'autrefois je raillais, je la bénis à mains jointes lorsque voyant ma fille... ma fille, cet ange de candeur et de beauté ! ma fille !... la vie de ma vie, car il n'y a pas, vois-tu, un battement de son cœur qui n'ait de l'écho dans le mien... Aussi, lorsque la voyant si pure, si heureuse entre sa mère et moi, je me dis : Dans ma jeunesse et sans remords, peut-être j'aurais flétri cette fleur d'innocence !... quelle terrible punition ! Si à mon tour j'avais vu mon enfant déshonorée ! oh ! alors, Maurice, en songeant à cela... que j'aurais pu être frappé... justement frappé dans ma femme, dans ma fille, mon sang bouillonne, j'ai comme un vertige d'épouvante et de remords, je comprends, je sens tout le mal que j'ai fait autrefois... Ces pères, ces maris trompés que je raillais jadis avec une barbarie cynique, j'ai conscience des douleurs atroces qu'ils ont dû souffrir... car maintenant, moi aussi je suis époux, je suis père !... Et ne crois pas, mon ami, que ce sévère retour sur moi-même soit stérile, qu'il se borne à d'impuissans regrets. Non, non, et si je n'ai pu malheureusement réparer les maux que j'ai causés, j'ai du moins, tu le sais, toi... j'ai depuis vingt ans voué toutes les forces de mon âme, toute la puissance de mon cœur, au rigoureux accomplissement de mes devoirs, au bonheur d'Amélie et de ma fille : marié jeune encore, j'ai su, malgré mainte occasion de la trahir, respecter la fidélité du lien conjugal ; une seule fois, je te l'ai avoué à toi, pour qui je n'ai pas de secrets, une seule fois, quoique mûri par l'âge, j'ai cependant failli manquer à ma résolution d'honnête homme...

— Oui, il y a deux ans. Cette baronne de Monglas, vertu plus que douteuse, dit le major, qui écoutait son ami avec un intérêt mêlé d'anxiété, qu'il s'efforça de dissimuler. Une aventurière...

— Heureusement ma raison s'est réveillée à tes austères paroles ; le double lien qui m'attache à ma femme et à ma fille est resté pur. Depuis vingt ans, enfin, sauf les inquiétudes que m'a parfois données la frêle santé de ces deux anges de ma vie, eux et moi nous avons joui d'une félicité ineffable, et cela, Maurice, je te le répète, grâce aux conseils, aux encouragemens de ton amitié, à son tutélaire appui dans mes momens d'hésitation ou de faiblesse ; et tu ne veux pas que je dise avec regret : Te

devoir toujours, ne m'acquitter jamais ? tu ne veux pas que, te voyant aujourd'hui préoccupé, soucieux, il me soit pénible de rester là impuissant, inutile, lorsque tu souffres ? L'affection est pénétrante, Maurice... J'en suis sûr, tu as un chagrin et tu ne me le dis pas.

— Adalbert, reprit le major ému, que parles-tu de reconnaissance, de t'acquitter envers moi ? Eh ! n'ai-je pas été payé mille fois au delà de ce que je mérite, en assistant chaque jour à cette transformation de ton caractère, de tes goûts ? transformation qui me semblerait à moi-même impossible, si oubliant les transitions qui l'ont graduellement amenée, je comparais ton langage, tes sentimens à ce qu'ils étaient il y a vingt ans...

— Maurice, tu ne me réponds pas ; il ne s'agit pas de moi, mais de toi. Tu as un chagrin, et je l'ignore.

— Lorsque je compare, continua Maurice sans paraître avoir entendu l'interruption de son ami et suivant l'interruption d'une pensée secrète, lorsque je compare ta tendresse passionnée pour ta femme et pour ta fille, à la cruelle insouciance avec laquelle tu traitais tes maîtresses ; quand je songe enfin à ton indifférence pour ces malheureux *enfants de l'amour* qui cependant étaient tes enfans comme ta fille !

Et il attacha un regard pénétrant, inquiet sur le général, craignant que celui-ci, au lieu de continuer l'entretien sur le terrain que lui, Maurice, choisissait à dessein, ne se laissât pas détourner de son désir de connaître la cause de la préoccupation du major.

V.

Le général Roland, frappé de la singulière contradiction de sentimens à laquelle le major Maurice venait à dessein de faire allusion, oublia un instant les sollicitudes de son amitié et reprit d'un air pensif :

— Bien des fois je me suis demandé la cause de ce contraste dont, autant que toi, mon ami, je suis étonné. Cela est étrange ! j'ai eu des maîtresses encore plus séduisantes et plus désirables que ma femme. Plus d'une d'elles, irréprochable jusqu'au moment de sa faute, m'a sacrifié son honneur, son repos, et pour aucune d'elles je n'ai ressenti cette tendresse mêlée de vénération et de sécurité que j'ai toujours eue pour la mère de ma fille. Je me croyais le cœur flétri, usé par tant de liaisons de plaisir, et j'ai retrouvé, pour aimer Amélie, des trésors inconnus d'affection, de dévouement et de sensibilité. Que te dirai-je enfin, Maurice ? le sort de ces enfans dont tu parles m'inspirait sans doute de la compassion ; je sentais de mon devoir d'assurer l'existence de ceux qui pouvaient craindre la misère ; mais comparer cette compassion presque obligée à mon idolâtrie pour

Hélène !... Tiens, Maurice, je te l'ai dit cent fois en pleurant comme un enfant lors des alarmes exagérées, absurdes, folles, je l'avoue, dont j'ai été parfois possédé à la moindre indisposition de ma fille ; je te l'ai dit, Maurice, si je la perdais, je ne lui survivrais pas, non plus qu'à sa mère. Ma vie est là, vois-tu, elle est là tout entière !

— Heureusement, il est à espérer que ces enfans n'auront jamais eu besoin de ton appui, reprit le major en affectant une sorte d'indifférence bien éloignée de sa pensée. Tu n'as eu aucune nouvelle de la fille de Paula, disparue avec sa mère il y a plus de vingt ans ?

— Non, aucune, tu le sais. Pourquoi cette question ?

— Ce n'est pas une question, se hâta de dire le major, dans la crainte de trahir le fond de sa pensée ; c'est un fait que je constate. Il en est de même de M^{me} Delmare, partie pour la province peu de jours en suite de ce duel... dont tu as si longtemps conservé un funeste souvenir. Elle est morte trois ans, je crois, après cette époque, laissant sans doute son fils... *ton fils*... héritier de biens considérables. Tu n'as jamais entendu parler de lui ; sa position de fortune te doit du moins rassurer sur son sort.

— Si j'avais pu retrouver ses traces, j'aurais assuré son avenir, le suppliant de renoncer à des biens qui ne lui appartenaient pas.

— Cette pensée était louable : tu n'as pu l'exécuter, dans l'ignorance où tu es resté jusqu'à aujourd'hui, — et le major appuya sur ce mot, — au sujet de l'existence de ce fils.

— Oui, à mon grand regret, reprit le général Roland d'un air pensif. Mais puisque nous parlons de ce passé, Maurice, s'il faut te le dire, mon seul remords pour ainsi dire vivant, car lorsque je la rencontre, elle me rappelle douloureusement un de mes égaremens d'autrefois, c'est M^{me} de Bourgueil.

— Je le comprends ; celle-là est doublement à plaindre, reprit le major. La fatalité a voulu que les suites de sa faute d'un jour...

— N'achève pas, Maurice. J'ai le cœur navré quand je pense à la malheureuse fille de M^{me} de Bourgueil. Son mari doit l'abhorrer, cette pauvre enfant, conçue dans les larmes et le désespoir. Cependant, il y a là un mystère qui me confond. Plusieurs fois j'ai vu cette jeune personne dans le monde ; elle est belle comme était sa mère ; elle semble riante, heureuse... Comment Bourgueil, si froidement méchant et sachant la naissance illégitime de sa fille, ne s'est-il pas vengé sur elle, d'autant plus que...

Mais s'interrompant, le général reprit :

— T'ai-je dit que ces jours-ci M^{me} de Bourgueil était venue rendre visite à ma femme ?

— Elle !... s'écria le major en tâchant de dissimuler l'inquiétude que lui causait cette révé-

lation. M^{me} de Bourgueil chez ta femme ! Et sous quel prétexte ?

— Depuis peu de temps elle fait partie de l'œuvre des prisons, dont elle est patronnesse ainsi qu'Amélie. Celle-ci, trouvant M^{me} de Bourgueil d'un esprit solide et distingué, d'une rare bonté de cœur et d'une mélancolie profonde, a ressenti pour elle une extrême sympathie et m'a fait part de son désir de se lier avec elle.

— Mon ami, reprit le major vivement frappé de cette circonstance, ce rapprochement de M^{me} de Bourgueil et de ta femme me semble étrange. Sans doute ta femme ignore le passé, puisque M. de Bourgueil, m'as-tu dit, n'a fait aucun éclat et que bien des années se sont écoulées depuis cette funeste aventure...

— Comme à toi, Maurice, ce rapprochement entre Amélie et M^{me} de Bourgueil m'a paru fâcheux. J'ai heureusement trouvé un prétexte plausible pour détourner ma femme de cette nouvelle liaison. Notre départ est prochain, lui ai-je dit ; tu te prépares des regrets en nouant des relations qui doivent être bientôt rompues.

— Il n'est pas moins inexplicable pour moi que M^{me} de Bourgueil, dont le caractère est si honorable, n'ait pas plutôt évité que recherché l'occasion de se rapprocher de ta femme.

— Peut-être M^{me} de Bourgueil aura-t-elle été forcée d'obéir aux volontés de son mari. Quel est le but de celui-ci ? Je l'ignore, mais il doit avoir quelque arrière-pensée, car depuis notre retour d'Italie, j'ai remarqué la présence de Bourgueil, de sa femme et de sa fille dans plusieurs salons où nous allons habituellement, et où je n'avais jusqu'alors jamais rencontré... C'est ainsi que j'ai plusieurs fois vu sa fille.

— Et M^{me} de Bourgueil !... quelle était son attitude dans le monde ?

— Elle souffrait visiblement de se trouver avec sa fille en face de ma femme et d'Hélène.

— Et M. de Bourgueil ?

— Toujours le même... Sardonique et froid, il n'avait pas l'air de me connaître, semblait rempli d'égards, d'affection pour sa femme et pour sa fille... mais cet homme est si faux, si vindicatif... que la vie de sa femme doit être une longue torture.

— C'est à craindre. Quant à son arrière-pensée, en forçant peut-être sa femme à se rapprocher de la tienné afin de les faire ainsi se rencontrer, son but me semble évident : c'est de mettre souvent M^{me} de Bourgueil face à face avec toi, et ainsi de réveiller sans cesse en elle de poignans remords.

— Tu es plus clairvoyant que moi ; cette vengeance seule doit être atroce.

— Dieu merci, ton départ est prochain et tu ne serviras plus ainsi malgré toi les ressentiments de M. de Bourgueil. Allons, ami, ne sois pas ainsi soucieux, reprit affectueusement le

major. Ce qui arrive est une des tristes conséquences du passé ; ce passé, tu l'as expié autant qu'il était en toi, tu peux du moins te dire que par la tendresse, par la droiture de ta vie depuis ton mariage, deux créatures de Dieu, ta femme et ta fille, n'ont connu que joie et bonheur en ce monde ; cela doit adoucir les regrets que te causent des maux irréparables ; mais, pardon, mon ami, j'oublie l'heure, et elle me presse...

— Maurice, dit vivement le général Roland, tiré de ses préoccupations par l'annonce du départ du major, c'est mal, ce que tu as fait ; tu as su, en me parlant de moi, éloigner l'entretien de ce qui t'intéressait ; me quitteras-tu donc sans me confier le secret de tes inquiétudes ?

— Si tu savais ce qu'il m'en coûte de te cacher quelque chose ! dit le major en paraissant céder malgré lui à l'amicale obsession du comte. Eh bien, voyons ; demain ou après... je pourrai peut-être te faire cette confidence ; mais pas avant. Maintenant, écoute-moi. Je ne retournerai pas à Ville-d'Avray ce soir. Mon séjour à Paris peut se prolonger. As-tu une chambre à me donner ?

— Allons, tu nous restes ; c'est du moins une compensation. Tu occuperas l'appartement où logeait mon premier aide-de-camp.

— Et surtout ne t'inquiète pas de moi si je ne rentrais que fort tard, ou si même je ne rentrais pas cette nuit.

— Maurice !... et tu veux que je ne sois pas alarmé !

— Ecoute, mon ami ; j'avais deux partis à prendre : venir à Paris et m'occuper à ton insu de ce qui m'amène ici, ou faire ce que j'ai fait, te demander à loger chez toi et me borner à une demi-confiance. Ce dernier parti avait l'inconvénient de t'inquiéter. Je l'avais prévu ; mais aussi excuse mon égoïsme : j'étais ainsi près de toi ; et je te le répète, si aujourd'hui une réserve absolue m'est imposée, demain je puis avoir recours à ta vieille amitié. Es-tu content ?

— Il faut se contenter comme l'on peut. Ainsi tu ne me laisses qu'une espérance ?

— Adalbert, tu es insatiable, dit le major en souriant. Allons, adieu et à revoir.

Et le major quitta le général Roland en se disant :

— Grâce à Dieu, j'ai réussi à lui cacher mes craintes, à savoir de lui ce que je voulais savoir, à l'inquiéter sur moi au lieu de l'inquiéter sur lui, et à demeurer dans cette maison sous un prétexte plausible.

Pendant que les scènes précédentes se passaient, Pietri s'était occupé des diverses commissions que lui avait données la comtesse.

Nous le suivrons donc à *Saint-Lazare* ;
A l'*Estaminet de la Grosse-Pipe* ;

Et chez *Mme de Bourgueil*.

VI.

Pietri, en arrivant à la prison de Saint-Lazare, demanda M^{me} David, l'une des inspectrices.

On le fit entrer dans le parloir.

Peu de momens après, M^{me} David parut.

Le Corse lui remit les cinq louis destinés à la prisonnière protégée de la comtesse Roland, ainsi que la lettre de celle-ci.

L'inspectrice, après avoir lu ce billet, dit à l'intendant avec une affabilité extrême :

— D'après la lettre de M^{me} la comtesse, je puis, monsieur, vous parler en toute confiance de notre pauvre Louise Beaulieu ; elle est véritablement digne de compassion ; aussi, ai-je bon espoir que, la protection de M^{me} la comtesse aidant, nous obtiendrons sous peu de jours grâce pleine et entière pour notre prisonnière.

— D'après ce que M^{me} la comtesse m'a fait l'honneur de m'apprendre, reprit Pietri, cette pauvre infortunée a été victime d'un moment d'égarement bien concevable après l'indigne séduction dont elle a été victime.

— Sans doute, elle a commis un acte très-coupable ; mais si vous saviez, monsieur, combien son repentir est sincère ! Et puis son caractère est si doux, sa conduite si exemplaire, qu'il n'y a qu'une voix en sa faveur. Je vous prierai donc, monsieur, de dire à M^{me} la comtesse que depuis que j'ai eu le plaisir de la voir, sa protégée a encore, s'il est possible, gagné dans mon « estime. » Répétez bien ces mots à M^{me} la comtesse : « dans mon estime, » si singulier que paraisse un tel sentiment, lorsqu'il s'agit d'une femme condamnée à une peine infamante pour tentative de meurtre. Du reste, je me suis occupée du mémoire à l'appui de la demande en grâce que M^{me} la comtesse désire ; il est prêt, je n'ai plus qu'à le relire, et, si vous voulez m'attendre ici un quart d'heure, je vous le remettrai.

— Je suis, madame, à vos ordres. Me permettez-vous seulement une demande, indiscrette sans doute, impossible à réaliser peut-être ?

— Parlez, monsieur, et soyez certain d'avance de mon désir d'être agréable à l'homme de confiance de M^{me} la comtesse Roland. Elle me parle de vous dans sa lettre en de tels termes, monsieur, que si ce que vous avez à me demander est faisable, c'est accordé.

— Madame, je suis un vieux, et j'ose le dire, un fidèle serviteur de la famille. Depuis bientôt trente ans, je n'ai pas quitté le général, j'ai vu naître sa fille, je suis dévoué à mes maîtres, âme et corps ; je n'ai pas d'autre mérite. Quant à l'objet de ma demande, le voici : depuis bien des années, je suis le seul confident des bonnes œuvres de M^{me} la comtesse, et Dieu sait si le nombre en est grand !

— Oh ! je vous crois, monsieur : la charité de M^{me} la comtesse doit être inépuisable.

— J'ai donc connu toutes les personnes que M^{me} la comtesse a secourues ; c'est pour moi un bonheur indicible que de les entendre exprimer leur vive reconnaissance pour ma vénérable et excellente maîtresse. Elle appelle cela « mes profits, » et elle a raison, ajouta le Corse avec un sourire de bonhomie touchante ; car rien ne m'est doux comme d'entendre bénir celle que je respecte le plus au monde. Or, jusqu'à présent je n'ai pas encore vu la nouvelle protégée de M^{me} la comtesse, et je...

— Et vous voudriez avoir aussi vos « profits » sur cette bonne œuvre, n'est-ce pas, monsieur ? dit l'inspectrice en souriant. Rien de plus naturel ; ce désir part d'un trop généreux sentiment pour que je ne m'y rende pas.

— Ah ! madame, que de bonté !

— Pendant que je vais relire le mémoire que vous devez remettre de ma part à M^{me} la comtesse, je ferai mander ici notre prisonnière... vous causerez avec elle, et je vous assure que cette fois vous serez enchanté de « vos profits, » car jamais la reconnaissance d'une obligée pour sa bienfaitrice ne s'est exprimée en termes d'une plus touchante sincérité. Attendez donc un instant, monsieur, Louise Beaulieu va venir.

L'inspectrice sortit, et peu d'instans après son départ, la prisonnière entra dans le parloir où se trouvait Pietri.

Cette jeune femme paraissait avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans. Sa taille élégante et élevée était accomplie ; sa beauté, rare et surtout remarquable par la douceur angélique et presque virgine de sa physionomie. Les brunes vierges de MURILLO ne montrent pas des traits plus purs sous leurs bandeaux de cheveux noirs, et n'ont pas sur leurs lèvres vermeilles un sourire plus céleste. Aussi, en voyant cette séduisante créature, au maintien rempli de modestie, de distinction et de grâce, à la voix suave et pénétrante, l'on se demandait comment elle avait pu concevoir seulement la pensée d'un crime, même atténué par les circonstances dans lesquelles il s'était commis.

Louise Beaulieu aborda Pietri avec un mélange d'embarras et de confusion, comme si, à l'aspect d'un étranger, la prisonnière sentait redoubler sa honte.

Le Corse attachait sur la jeune femme un regard profond et curieux. Un sourire rapide et sardonique passa sur ses lèvres pâles, puis ses traits reprurent leur expression de bonhomie, rendue plus vénérable encore par ses longs cheveux blancs.

— Ma pauvre enfant, dit-il d'un air paternel à Louise, qui gardait timidement le silence, M^{me} l'inspectrice a dû vous apprendre que je venais ici de la part de M^{me} la comtesse Roland.

— Oui, monsieur, répondit la prisonnière en